



## LA GROSSESSE « MÈRE » DE TOUTES LES SÉPARATIONS

[Chantal Lechartier-Atlan](#)

Presses Universitaires de France | « [Revue française de psychanalyse](#) »

2001/2 Vol. 65 | pages 437 à 449

ISSN 0035-2942

ISBN 2130519040

DOI 10.3917/rfp.652.0437

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2001-2-page-437.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

*La grossesse*  
*« mère » de toutes les séparations*

Chantal LECHARTIER-ATLAN

La grossesse est l'expérience du lien le plus intime et le plus durable qui soit entre deux êtres vivants, la mère et l'enfant qu'elle porte. À première vue, il est paradoxal d'en faire le point de départ d'une réflexion sur la séparation. Pourtant, chez les nombreuses femmes enceintes, ou cherchant à l'être, que j'ai compté parmi mes patientes ces dernières années, ce fut un thème central. Dans tous les cas, j'ai été frappée par l'intensité du travail psychique à l'œuvre durant ce temps de la vie qui se termine, de façon prévisible et inéluctable, par la rupture de ce lien.

La grossesse peut certes être vécue sur un mode purement biologique et vidée de son contenu psychique. Si elle ne l'est pas, c'est une formidable crise dans la vie d'une femme, comparable à d'autres crises, l'adolescence notamment, qu'elle achève plus sûrement que toute autre expérience. C'est une période féconde pour l'élaboration ou la réélaboration d'une séparation fondamentale qui se joue dans de multiples registres et conditionne tant la vie psychique de la mère, dans sa relation à ses imagos parentales, à son image corporelle et à son compagnon, que celle du bébé à naître. Elle a encore ceci de particulier qu'elle se joue en accéléré dans un temps compté, comme la croissance du fœtus. C'est donc du point de vue de la vie psychique de la femme enceinte ou cherchant à l'être que je voudrais réfléchir sur certains aspects de l'expérience de la grossesse et de son issue, paradigme de toute séparation et instrument possible de toutes les différenciations.

Pour l'analyste, la périnatalité est un temps fascinant car il donne un accès inégalé aux mouvements de fusion et de séparation avec l'objet chez une patiente adulte. La souplesse psychique qu'on observe souvent à ces moments-là, à l'instar de celle de la paroi utérine, permet d'observer dans l'œuf une

grande labilité des mouvements pulsionnels et des positions identificatoires. Ce temps où le corps devient incompréhensible, voire inquiétant et incontrôlable est celui de tous les remaniements possibles, y compris la désorganisation psychotique. Comment font-elles pour tolérer ces formidables modifications ? Dans son article sur la préoccupation maternelle primaire<sup>1</sup>, Winnicott écrit : « Cet état organisé (qui serait une maladie ne serait la grossesse) pourrait être comparé à un état de dissociation ou même encore à un trouble plus profond, tel qu'un épisode schizoïde. » Il ajoute qu'une femme doit être en bonne santé pour atteindre cet état et pour s'en remettre.

J'évoquerai cette période sous trois angles : les remaniements identificatoires qu'elle favorise, la différenciation des zones érogènes au gré du développement de cet étrange objet qu'est le fœtus puis le conflit d'ambivalence entre le moi et le non-moi, l'amour et la haine.

### *L'identification d'une femme*

« Ce qui s'hérite de mère en fille dans ma famille, c'est une difficulté à se séparer de sa mère », me dit Berthe. Sa relation avec sa mère est totale, incestuelle, au sens que celle-ci, morte depuis plusieurs années, l'habite tout entière : elle lui ressemble « comme deux gouttes d'eau », elle est l'amour de sa vie, son petit homme mais en même temps, tout ce qu'il faut fuir dans des contre-identifications et des contre-investissements coûteux, y compris sa stérilité, raison manifeste de sa présence sur mon divan. Son premier amour avec qui elle entretint une relation passionnelle, est manifestement un double de la mère. Ce n'est pas le pacte noir<sup>2</sup> entre mère et fille car l'amour est conscient, mais il est vécu comme une tentation, un danger vital, un jeu de poupées russes qu'illustrent deux rêves de la même nuit : dans le premier, elle fait de la gymnastique sur un tapis qui se transforme en herbe très dense et l'entoure, elle rentre dans la terre (quelle ambiguïté dans cette image !). Dans le second, elle est à la clinique pour sa propre naissance et on lui dit que le fœtus, elle, ne peut sortir parce qu'elle a fait du placenta une sorte de paroi souple complètement liée à sa mère et à elle. On est obligé de pratiquer une ouverture « qui n'est pas naturelle » pour l'extraire de cette fusion. C'est pour ça qu'elle n'est pas née à la maison, accouchée par le père comme les autres. C'est la première chose qu'elle m'avait dite dans l'entretien préliminaire et j'entends dans ces rêves le programme de son analyse.

1. D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1990.

2. J. Godfrind, *Le pacte noir*, *RFP*, 1994, 1.

L'indistinction entre sa mère et elle éclate à tous les niveaux, dans ce jeu où elle remplit sa mère qui la remplirait y compris de jouissance sexuelle comme le faisait l'amant. Sa stérilité m'apparaît comme une fidélité éperdue à son premier objet, figurée dans ses rêves sous sa forme la plus extrême : le vœu d'y retourner. « Un deuil qui n'est pas fait », me dit-elle. Plus tard, elle rêve qu'elle vit une vie de nomade : tous les soirs, elle construit une maison en parpaings et la brûle tous les matins avant de partir. Toujours dans le rêve, elle pense qu'elle pourrait ne pas la brûler et la laisser pour qu'elle puisse servir à d'autres. Elle se sent alors très angoissée à l'idée que personne ne viendrait l'habiter. Il y a aussi dans le rêve un nourrisson qui pleure et elle se sent coupable de ne pas s'en être occupé : elle joue tous les rôles dans le rêve, la maison, c'est elle, la maison c'est sa mère, c'est son désir d'enfant. Je lui dis qu'elle a peut-être pensé qu'elle avait gardé sa mère pour elle en la rendant stérile puisqu'elle n'a pas eu d'autre enfant après elle. Première étape avant d'imaginer qu'elle puisse elle-même être « habitée » ? On voit bien dans les associations à ces rêves le passage d'une identification au fœtus, propriétaire du logis maternel à l'identification à une mère dont l'intérieur serait habité par un autre qu'elle. Il lui faudra quitter « la maison analyse » avant de pouvoir tomber enceinte.

Chez Valentine c'est le moment qui précède immédiatement l'expulsion de son bébé qui nous permet de saisir le remaniement de ses identifications narcissiques : elle ressent un grand élan pour aller à sa rencontre, l'aider à sortir en rentrant dans son propre vagin. Un trouble intense accompagne ses paroles. À qui appartient ce vagin ? S'agit-il du sien ou de celui de sa mère et de sa propre naissance ? Non, c'est bien elle la mère et son enfant qui doit sortir malgré ce moment de confusion où elle semble hésiter, pour la dernière fois et comme avec nostalgie, entre les trois rôles possibles dans le scénario de l'accouchement : le sien, celui de sa mère ou celui de sa fille.

On voit un remaniement complexe à l'œuvre chez ces deux jeunes femmes : l'identification au fœtus figuré dans le fantasme de retour au ventre maternel vient supprimer la distance séparatrice entre le moi et lui et favorise sa nidification psychique. Mais dans un deuxième temps, la prise de conscience de ce fantasme accompagne et favorise le travail de séparation, vécu comme un arrachement, pour culminer dans l'identification à une mère qui accouche. Il est d'ailleurs fréquent, en cours de grossesse, que ce passage d'une identification à l'autre engendre des mouvements dépressifs intenses, un vécu de solitude, d'abandon et de culpabilité. Enfin, un autre mouvement identificatoire est repérable chez mes deux patientes et vient renforcer le travail de séparation : l'identification à l'homme qui pénètre et qui féconde. Lorsqu'il est connu avant la naissance, le sexe de l'enfant attendu joue un rôle

dans ce remaniement : l'attente d'une fille accentue souvent les craintes de ne pouvoir s'extraire de la mère, alors que celle d'un garçon pose *de facto* une différence que dit cette jeune femme, enceinte d'un garçon après deux filles : « C'est mon bébé, il sortira de moi, mais lui, il vivra des choses que je ne connaîtrai jamais, c'est très difficile à imaginer. »

*A contrario* de ces décollements identificatoires douloureux mais féconds, les accidents psychiques du post-partum soulignent les dangers d'une identification narcissique inélaborable à la mère. Je pense à une jeune patiente, enceinte quinze jours après la mort de son père qui retrouve sa mère, grande déprimée chronique, en plongeant dans une dépression grave après la naissance de son bébé.

### *Un utérus à soi*

Les modifications de l'image corporelle au cours de la grossesse imposent à la femme enceinte un important travail de différenciation. Les théories sexuelles infantiles resurgissent, opportunes défenses contre l'œdipe et la génitalité, comme s'il fallait récupérer tous les modes d'investissement prégénitaux possibles des différentes zones érogènes. Il n'est pas indifférent pour la vie psychique du futur bébé que sa mère puisse faire ce travail de prise de possession interne d'elle-même qui passe par la perception d'un éprouvé corporel nouveau progressivement mis en représentation psychique.

« Le ventre, c'est une grande poche où tout est en vrac », me dit Zoé qui a peur de vomir le bébé ou de le déféquer à cause de la gastro-entérite qui l'afflige en ce moment. La grossesse oblige à différencier ce qui se passe dans cet intérieur fourre-tout. La mère d'une de mes patientes qui lui demandait quand elle fut réglée : « À quel ventre as-tu mal », essayait sans doute de l'aider à le faire.

« Je ne suis pas enceinte, j'ai grossi parce que je ne peux pas m'empêcher de manger », disent certaines, qui ajoutent qu'ainsi, elles ne s'apercevront même pas qu'elles accouchent en fin de grossesse car elles seront toujours grosses. Pour d'autres, ce n'est pas un bébé, c'est un caca<sup>1</sup>. « Serre les fesses », conseillait Dorothée, enceinte, à une amie menacée de fausse-couche. Elles sont encore des petites filles comme la petite constipée à qui un pédiatre dit : « Mais non, il n'y a pas de bébé dans le caca », dont me parle Émilie avant d'associer sur sa peur de l'accouchement depuis que la sage-femme lui a dit

1. L'angoisse si fréquente qu'il ne s'agisse pas d'un embryon mais d'un œuf clair me paraît avoir le même sens.

qu'il faudra « pousser ». Pire, elle a ajouté, joignant le geste à la parole, que si le placenta ne venait pas rapidement après la naissance, elle irait le chercher, endossant pour ma patiente une imago de mère anale intrusive qui la terrifie.

Mais alors qu'est-ce que j'ai dans le ventre ? La question témoigne non seulement d'une régression défensive mais d'une reprise dynamique<sup>1</sup> qui s'exprime dans le langage de l'analité. Du « je ne vais jamais le laisser sortir » au « il va sortir comme un suppositoire », elles reprennent un langage connu. C'est bien « dans l'analité que l'enfant voit pour la première fois des parties de lui changées en monde extérieur sans sentiment de diminution », écrit Lou Andreas Salomé<sup>2</sup>. Cette expérience est certes une préfiguration importante de l'accouchement mais elle demande à être retravaillée et intégrée au faisceau pulsionnel féminin dont l'analité, cette « Cendrillon des pulsions » est si souvent refoulée. La grossesse est l'occasion de ce travail qui parcourt l'équivalence<sup>3</sup> fécès-pénis-enfant : le petit détachable est un bébé. Si le vagin est le canal muqueux par lequel il sortira, et qui de « locataire » précaire peut devenir propriétaire pour le plus grand bénéfice de la vie amoureuse de la jeune mère, il y a aussi le col de l'utérus, ce verrou efficace qui protège le contenu précieux du ventre.

*Ça se voit* : Être enceinte signifie accéder à une sexualité qui se voit, moment critique où la petite fille devenue grande, chez qui tout était caché, montre et voit dans le regard de l'autre qu'elle a quelque chose dans le ventre. F. Guignard<sup>4</sup> parle de l'exigence de « figuration de l'invisible » qui chez la fille, commence à la puberté avec les seins et devrait, idéalement, se parachever avec une première naissance. Il s'agit d'un travail considérable de représentation de l'intérieur où quelque chose de la réalité, le fœtus qui grossit, pousse à un travail de représentation et d'appropriation psychique qui le dépasse et inclut ce qui restera après son expulsion comme une potentialité : l'utérus. Là encore, nos patientes nous réservent parfois des sujets d'étonnement comme Élodie, qui, un an après la naissance de son premier enfant alors qu'elle projette d'en faire un second, me dit : « Vous savez, j'ai pensé une chose bizarre en arrivant : j'ai un utérus. » Elle témoigne qu'au-delà de l'enfant, équivalent du pénis qu'elle n'a pas, elle accède à une meilleure intégration de son sentiment de complétude intérieure. Je peux parce que j'ai

1. D. W. Winnicott, « La psyché naît de l'élaboration imaginaire du fonctionnement physique et son rôle le plus important consiste à lier expériences passées, expériences potentielles, la conscience du présent et les espoirs futurs » (*Human Nature*, p. 18, ma traduction, 1988).

2. Lou Andreas Salomé, L'anal et sexuel, in *L'amour du narcissisme*, Paris, Gallimard.

3. S. Freud (1917), Sur les transpositions de pulsions plus particulièrement dans l'érotisme anal, in *La vie sexuelle*, PUF, 1974.

4. F. Guignard, Maternel ou féminin : le roc d'origine comme tabou de l'inceste avec la mère, *Clés pour le Féminin*, PUF, coll. « Débats de Psychanalyse », 1999.

l'organe qu'il faut. On mesure la souffrance de celles qui ne peuvent se donner cette réassurance et je parle ici des stérilités biologiques irrémédiables. Il peut aussi y avoir une dimension traumatique dans ce regard porté sur elles, comme le manifestent ces patientes qui déniaient à la fois la réalité de leur vie sexuelle et celle de la grossesse en retardant le plus possible le moment où ça se voit, comme pour éviter l'inévitable flambée de culpabilité œdipienne qui l'accompagne.

Le sentiment d'avoir un utérus à soi se développe souvent parallèlement avec celui d'avoir un espace psychique interne à soi et complète sur le plan pulsionnel le travail de remaniement des identifications féminines, en particulier le passage d'une identification narcissique à l'identification secondaire. Zoé rêve : « J'avais enfin trouvé un appartement. Il ne me plaisait qu'à moitié mais plus je l'aménageais, plus il me plaisait. Il y avait là des objets dont je me demandais s'ils étaient à moi ou à ma mère et je m'apercevais qu'ils étaient bien à moi. Dans l'appartement, il y avait un grand couloir, c'est bien, une séparation, ça permet d'être ensemble mais de ne pas être collés les uns aux autres. » Elle a téléphoné hier à sa mère qui lui a raconté son cauchemar de la nuit. « C'est incroyable, dit Zoé, du coup, j'ai oublié tous mes rêves à moi. » Elle poursuit en s'interrogeant sur cet espace, mon bureau, où il y a des choses à elle et à moi. Notons au passage, la fréquence des rêves sur le thème de la maison dans cette période.

Berthe, dont j'ai parlé plus haut, me dit qu'elle se sent comme si elle était enceinte. Un lien est noué entre son corps et sa tête depuis qu'elle accepte de penser vraiment qu'elle a un inconscient. Du coup, elle se sent « complète » mais aussitôt l'angoisse surgit que « ça ne tienne pas », comme une fausse-couche. A-t-elle un utérus et un inconscient fiables où puisse nider un fœtus, un rêve, une représentation, figures de sa complétude phallique ? Quelque temps plus tard, pensant à la fin imminente de son analyse, je me surpris à imaginer qu'elle va me sauter au cou à la dernière séance. Un transfert très tendre peut enfin s'exprimer alors que, tout au long de son analyse, elle s'était battue contre un mouvement transférentiel maternel trop chaud, maintes fois interprété. À l'avant-dernière séance, elle me dit avoir pensé une drôle de chose en sonnante : demain, jour de sa dernière séance, elle aurait sans doute envie de m'embrasser pour me remercier de ce que nous avons fait ensemble. Mais ajoute-t-elle, maintenant que je vous l'ai dit, je n'aurai plus besoin de le faire. La tendresse qu'elle a éprouvée en sonnante à la porte donne à son analyse un sens auquel elle n'avait pas pensé, « ignoré de moi, dit-elle, renouer un lien avec ma mère et pouvoir reconnaître combien je l'aime sans danger ni pour elle ni pour moi ». Elle poursuit sur la tristesse de ne plus avoir ses séances et la fierté de penser qu'elle pourra trouver à l'intérieur d'elle-même la

force et l'étayage qu'elle trouvait dans l'analyse. Six mois plus tard, elle m'annonçait sa grossesse. La rencontre transféro - contre-transférentielle que je rapporte ici me paraît l'illustration du travail de séparation qui peut se produire dans l'analyse et dans la grossesse.

*Une question de vie et de mort*

Si du point de vue immunitaire, la grossesse est une aberration biologique, la seule situation où un organisme tolère d'en héberger un autre dont le capital génétique est différent du sien sur le plan psychique, elle entraîne une formidable mise à l'épreuve des limites du moi chez la future mère. Certaines, comme si elles attendaient cela depuis toujours, investissent la situation avec une béatitude aconflictuelle et un sentiment de complétude. Ce sont elles que certains analystes considèrent comme inanalysables parce que, selon un analyste américain dont on admirera l'humour et les théories sexuelles infantiles, elles seraient « comme un chat qui avalé le canari ». Dans mon expérience personnelle, j'ai constaté au contraire chez la plupart un conflit entre le moi et cet « étranger », l'embryon qui envahit l'organisme et la vie psychique maternels. Les malaises du premier trimestre de la grossesse, en particulier les vomissements, témoignent de ce conflit dont la non-résolution explique sans doute bien des fausses-couches spontanées.

Quel est donc le statut psychique de cet objet si particulier qu'est un fœtus ? Question difficile car il est investi dans le fantasme de la mère (des parents) et invisible, mais il est également perçu comme un objet du réel, ne serait-ce que par les modifications corporelles qui signalent sa présence puis sa croissance. Il réveille tous les schèmes archaïques de traitement de l'objet psychique interne : incorporation orale dans sa dimension éventuellement destructrice ou expulsion projective qui entrent en conflit avec le désir conscient d'une nidation. La grossesse n'est pas ce long fleuve tranquille qu'on donne parfois à imaginer aux jeunes mères. Pour ma part, je l'ai trouvée hantée de fantasmes qui ne ménagent personne au point de me demander si ce temps limité par une échéance qui ouvre sur une nouvelle vie n'est pas, paradoxalement, la meilleure représentation de la mort. Le pouvoir de donner la vie fait flamber la mégalomanie infantile et réveille les fantasmes de toute-puissance, donnant à l'ambivalence un poids inquiétant. La femme enceinte devra arbitrer la lutte entre le moi et le non-moi, l'amour et la haine, la vie et la destructivité.

*Ambivalence* : Ce quelque chose de mystérieux qui se développe à l'intérieur est souvent vécu comme menaçant, au premier chef, pour celle qui



le porte : « Un crabe qui me dévore de l'intérieur », dit l'une, une tumeur dit l'autre. Mary, qui cherche désespérément à tomber enceinte, sent une bonne odeur de gâteau flotter dans mon bureau en arrivant à sa séance ; elle pense qu'elle aimerait m'en demander un morceau et associe aussitôt sur une horrible histoire entendue la veille : pour se débarrasser d'un chien, le meilleur moyen est de lui donner à manger, sous une forme appétissante, une éponge qui gonfle dans son estomac et l'étouffe. « Un bébé, c'est tout petit quand ça rentre mais ensuite, ça grossit. C'est vrai que d'habitude, on n'en meurt pas », conclut-elle. Toutes les trois disent clairement qu'elles vivent l'installation de leur grossesse comme un conflit violent entre elles et l'embryon. Ces trois patientes ont un frère ou une sœur qui les suit de près. Nous retrouverons dans leurs associations les vœux de mort à leur égard et dans le transfert, la peur que je me désintéresse d'elles si nous sommes trois en séance.

C'est ce que disait Martine, enceinte de quelques semaines, dans une séance d'angoisse paroxystique centrée sur la peur de faire une fausse couche après plusieurs autres, vécues par elle comme autant de meurtres. Les noyades dans une mer déchaînée avec une figure masculine en bouée de secours et les éruptions volcaniques dévastatrices qui peuplent ses rêves m'amènent à lui dire qu'elle se demande s'il y a place pour elle, l'embryon qu'elle porte et moi ici ou si l'un des trois devra être expulsé. La fois suivante, elle apporte un rêve où elle revoit le début du film *Le Tambour* qui montre l'intérieur d'un utérus où se trouve un enfant qui ne veut pas sortir et s'identifie à l'embryon qui flotte dans une mer apaisée, identification qui lui permet de faire, provisoirement, de l'enfant qu'elle attend une part d'elle-même et de le rendre tolérable. L'analyste qui entend et détouille ces fantasmes s'inscrit comme son analysante dans le mouvement d'accueil de l'« étranger » qu'elle est pour elle et lui ouvre ainsi la voie à une identification à une mère contenante<sup>1</sup>.

Faut-il s'étonner de ces conflits ? Freud ne cesse de le dire : « La haine en tant que relation à l'objet est plus ancienne que l'amour »<sup>2</sup>, écrit-il avant d'y revenir en 1923 dans « Le Moi et le Ça » : « L'observation clinique nous enseigne que la haine n'est pas seulement, avec une régularité inattendue, le compagnon de l'amour (ambivalence), pas seulement son précurseur fréquent dans les relations humaines, mais aussi que sous toutes sortes de conditions, la haine se transforme en amour et l'amour en haine. » On peut plutôt s'interroger sur le sens de cette méconnaissance dans le cas de la grossesse dont nous avons vu combien elle réveille la relation archaïque à l'objet primaire et

1. M. de M'Uzan (1976), insiste sur la capacité de flottement identitaire chez l'analyste qu'il lie à une position maternelle dans le transfert, contre-transfert et système paradoxal, in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1977.

2. S. Freud (1915), *Pulsions et destin des pulsions*, Paris, Gallimard, 1990.

s'inquiéter d'une idéalisation propice à des mouvements défensifs, déni, formation réactionnelle ou clivage au détriment d'un travail de liaison indispensable.

Pour la séparation, on verra plus tard. Il s'agit d'abord de lier la haine dans une *mischung* où domine la vie et de permettre que s'installe un mouvement masochique, gardien de la vie du fœtus et source du masochisme maternel. Tout au long de sa grossesse, la femme enceinte doit se confronter à l'expérience la plus radicale qui soit de la passivité et cela peut être une rude épreuve. La conception de l'enfant peut bien avoir été désirée, décidée et vécue sans trop de culpabilité comme réceptivité heureuse de ce qui vient de l'autre, le père, le développement du fœtus ne s'en impose pas moins à elle et toute sa vie s'ordonne pour un temps autour de celle d'un autre, qu'il s'agisse de ce qu'elle absorbe, nourriture ou médicaments, de la gestion de son temps et de ses forces, ou encore de la modification de son image corporelle. Elle ne se reconnaît plus dans la glace. La qualité du regard que leur entourage, l'analyste notamment, porte sur elle prend toute son importance. Suis-je encore moi avec cet autre en moi se demandent-elles, comme Julie qui éprouve un instant de dépersonnalisation quand son frère lui dit : « Salut les filles » et qu'elle prend brusquement conscience qu'elle est deux. Ne pas pouvoir « le poser », ne fut-ce qu'un instant pour se retrouver seule est parfois intolérable. Elles « n'en peuvent plus d'attendre », se sentent traquées « de l'intérieur » jusqu'à des phobies d'impulsion à se déféner et confondent les affects violents qui les animent avec le bébé qu'elles portent, ce qui renforce la qualité d'agresseur de celui-ci. Une frénésie d'activité compensatrice les saisit parfois au point de mettre en péril sinon leur grossesse, du moins leur capacité à penser l'enfant *in utero*. Même dans les grossesses désirées<sup>1</sup> et les mieux vécues ce conflit entre passivité et activité existe toujours. On peut espérer que son surgissement dans un travail analytique limite dénis et formations réactionnelles.

Une vie pour une vie, dit la sagesse populaire, comme s'il y avait une dette à payer pour ce pouvoir exorbitant. Des travaux analytiques ont mis en lumière la détermination inconsciente de la date d'une naissance en fonction de cette équivalence. Piera Aulagnier souligne<sup>2</sup> que l'existence d'un fils pour un père lui permet d'assurer le refoulement du vœu de mort pour son propre père et son inscription dans une succession bornée par la mort devenue la loi de la succession des générations, conséquence d'une loi universelle et non le

1. Que dire alors de ces grossesses fruit du viol par l'ennemi comme ce fut le cas pour des milliers de femmes ?

2. P. Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, PUF, 1993.

prix dont il paie son propre désir de mort pour son père. *Mutatis mutandis*, on peut en dire autant pour la lignée maternelle et bien souvent, pour l'inconscient, devenir mère, c'est perdre la sienne. « Si je deviens maman », dit Camille en évoquant son projet de grossesse et sans entendre pour l'instant le sens inconscient de ses paroles : si je deviens maman, qu'est-ce qu'elle devient, et moi, puis-je encore être sa fille ? On sait comment certaines femmes règlent cette dette en donnant leur premier enfant à leur mère. Une autre me parle du cinquantième anniversaire de sa mère qui vit péniblement cette échéance et la culpabilité imprègne ce qu'elle dit. « Comme si vous la faisiez avoir cinquante ans ? » « Mais c'est moi qui la fais grand-mère. Je la pousse dans la tombe. » Culpabilité qui se retrouve projetée dans le transfert chez cette patiente qui me disait, dans le contexte de la contestation du paiement des séances pendant la période de l'accouchement : « Je vous paie pour exorciser "votre pouvoir de nuisance", comme dit mon mari à propos de ma mère. » Laurence enfin, me consulte pour une insomnie grave chez son bébé et me raconte qu'elle a été enceinte une première fois. « Quand je l'ai annoncé à ma mère, elle m'a dit : tu n'as pas honte de faire de moi une grand-mère ? J'espère qu'il crèvera. » Et c'est ce qu'il advint. Ici, le fantôme, relayé par la mère et devenu réalité, se retrouve dans le symptôme du survivant, car c'est bien comme cela qu'elle se représente son bébé.

Et les hommes ? Berthe rêve : « Sous un dais, un jeune homme, il est mort mais il revient car nous n'avons pas pu faire l'amour. Son sexe, sa semence, sont vivants, et vont me rendre enceinte. On fait l'amour, il redevient squelette. » « C'est un rêve pas inquiétant », me dit-elle. « Votre grossesse au prix d'une mort ? » « Toute sa vie se concentre dans son éjaculation, pour que j'aie du plaisir (devenir enceinte dans ses fantasmes), il faudrait qu'il s'épuise, je dois être subjuguée par une sur-puissance masculine. » « Seule condition pour qu'il survive ? » « Oui mais j'ai l'image d'un vase qui casserait », et elle associe sur les violentes angoisses de mort qui la saisissent quand elle s'imagine enceinte. Les dangers de la vie, pourrait-on dire. Sans aller jusque-là, il est très fréquent que la jeune femme enceinte désinvestisse le père de son enfant comme si la grossesse signifiait sa castration dans une version sadique anale de la scène primitive où nous retrouvons, littéralement, l'équivalence enfant égale pénis et l'homme réduit à n'être que l'appendice d'un « petit détachable ». La tentation parthénogénétique, l'indignation suspecte d'être « celle qui fait tout » prend alors le sens d'une lutte contre l'angoisse d'avoir châtré l'autre.

*La naissance* : « Vous avez remarqué comme les mots qui parlent de la naissance sont violents : expulser, couper, délivrer. Et on s'étonne que les femmes soient angoissées avant d'accoucher ! » Valentine attend son premier

enfant et nous sommes à quelques jours de la naissance. Certes l'épreuve physique que représente l'accouchement a de quoi angoisser mais là encore, les fantasmes en jeu me paraissent peser beaucoup plus lourds que la réalité dans cette angoisse. Après toute cette bagarre interne pour vivre avec le fœtus, il va bien falloir accepter qu'il sorte, de s'en séparer sans que cette expulsion ravive les désirs meurtriers du début de la grossesse et nous retrouvons l'importance du travail d'intégration de la pulsion anale ou de liaison dont j'ai parlé plus haut. Le désir qu'il sorte est-il un vœu de vie ou de mort ? Pourrai-je investir ce non-moi, enfin devenu un peu moi, quand il sera sorti de moi ?

La naissance elle-même, malgré toutes les préparations, est une expérience affective et physique d'une intensité inégalée, inscrite dans la brutalité<sup>1</sup> d'un moment précis. « Une révolution, un passage initiatique », disent-elles mais aussi l'accession à un statut d'adulte, d'égale de leurs mères : maintenant je sais. Il y a un avant et un après, une inscription dans le temps qui interdit, sauf délire, tout retour en arrière et toute méconnaissance. Malgré la brutalité de la naissance que certaines vivent avec l'intense fierté d'un exploit et d'autres comme un traumatisme, toutes disent l'importance de ce passage. Elles réclament de sentir qu'il a lieu, comme prémices du très long travail de séparation de l'enfant qu'elles auront à effectuer. Pour s'en convaincre, il n'est que d'écouter la frustration de celles qui ont subi une césarienne et se sentent privées de quelque chose de très important<sup>2</sup>.

Elles ne sont pas quittes pour autant. La période post-natale pose de nouveau le problème de l'ambivalence<sup>3</sup> sur deux plans : d'une part, la confrontation avec l'enfant réel, forcément différent de l'enfant rêvé et la blessure narcissique que cela représente car il faudra, de plus, apprendre à s'adapter à lui, d'autre part et surtout, l'absolue dépendance du bébé. Comment la supporter sans être débordée par le fantasme d'avoir pris la place de la mère toute-puissante et donc haïe, avec ce bébé à sa merci ? Il y aurait beaucoup à dire sur l'angoisse de la mort subite du nourrisson dans ce contexte. Serait-elle, pour l'inconscient, l'achèvement dramatique d'un mouvement de séparation qui irait trop loin ? Ce bébé tant aimé qu'on a néanmoins envie de jeter par la fenêtre est en effet la source d'une excitation intolérable qui peut heureusement se dire en séance. Il y a bien sûr l'épuisement physique, les nuits trop courtes, qui engendrent une réaction de défense compréhensible et le désir de

1. Et pas seulement pour la mère. Rappelons qu'Otto Rank en a fait la source de toutes les angoisses.

2. Monique Cournut a attiré mon attention sur le rôle de la péridurale à cet égard. Les équipes obstétricales qui la dosent pour atténuer la souffrance et préserver les impressions cœnesthésiques y sont heureusement de plus en plus attentives.

3. Dans la mythologie chrétienne, le massacre des innocents suit de près l'épiphanie de l'enfant Dieu.

se retrouver sans cet intrus qui complique tellement l'assouvissement des besoins les plus élémentaires. Quitter, pour une heure, pour la journée, pour reprendre le travail, sevrer, le conflit entre narcissisme et objectalité, entre la tentation de se réincorporer ce bébé ou de le rejeter est permanente. La vulnérabilité des jeunes mères au moindre reproche concernant leur façon de faire avec l'enfant me paraît en témoigner. Contenir tout cela en soi est parfois si difficile que la seule solution est un clivage du moi, qu'on espère fonctionnel et sa projection : bonne et mauvaise mère de l'enfant mais aussi de la jeune mère sont personnifiées à l'extérieur.

Seule avec son bébé pour la première fois depuis la naissance, Valentine se bat contre la fureur et la peur qui montent en elle devant ce bébé hurlant et impossible à calmer. Quand son mari rentre enfin, elle le flanque dans ses bras avant de « péter les plombs » et de jeter à travers la pièce tout ce qui lui tombe sous la main, expression et comportement en vif contraste avec la maîtrise qu'elle exerce habituellement sur ses humeurs. Débordée par le conflit, elle n'a pu qu'agir. Elle me dit alors qu'après une journée comme celle-là, elle regarde sa fille avec l'impression de ne pas la voir et se demande si elle la supprime ou si elle la réincorpore dans son ventre. Est-ce malgré ou à cause de ce mouvement violent que quelques jours plus tard, elle peut nicher sa fille contre son sein dans une plénitude heureuse, comme si elle avait trouvé la bonne distance ?

*En guise de conclusion : plaider pour une violence nécessaire*

Que de violence dans le tableau que je dresse ! Et pourtant, comme disait Mary, la plupart du temps, personne n'en meurt. Phobies d'impulsion (et pas seulement chez la mère), fantasmes d'infanticide ou de maltraitance, traumatisants pour celle qui les ressent et qui les avoue le plus souvent avec beaucoup de honte et de culpabilité sont si fréquents qu'ils m'ont interrogée sur leur place dans l'économie psychique de la jeune mère. J'en suis venue à me demander si cette violence n'avait pas un aspect très positif, syntone à la séparation de la naissance qu'elle parachève, nécessaire à l'établissement de ce que j'appellerai une objectalité primitive dans la relation entre mère et bébé. Elle serait alors fondatrice de son extériorité et de sa vie propre comme le laisse entendre Winnicott<sup>1</sup>. Cette hypothèse ne me paraît pas contradictoire avec la préoccupation maternelle primaire dont il parle par ailleurs. En effet, la vio-

1. W. Winnicott (1975), L'utilisation de l'objet et le mode de relation à l'objet au travers des identifications, in *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1990.

lence ainsi éprouvée indiquerait une limite à la nécessaire « folie maternelle »<sup>1</sup> et son élaboration serait prophylactique de l'investissement de l'enfant comme objet narcissique par sa mère. La censure de l'amante de Fain et Braunschweig relève, à mon sens, de cette même violence nécessaire faite à l'enfant pour lui signifier qu'il n'est pas tout pour sa mère, tout comme, pour devenir mère, il a fallu que sa propre mère ne soit pas tout pour elle.

Tout au long de ce travail, j'ai mis l'accent sur les conflits internes des femmes enceintes et l'exigence de travail psychique qu'ils leur imposent au risque de donner à penser qu'une grossesse est une épreuve épouvantable. Les gens heureux n'ont pas d'histoire, dit-on. J'ai donc peu évoqué ces moments d'anticipation heureuse, de fusion tendre, de plénitude chez la jeune mère, dont l'analyste est le témoin émerveillé et discret, à le rendre jaloux (se) de cet état d'exception et à l'inspirer pour son propre travail. « Neuf mois pour un moi neuf », me disait récemment un patient, sans préciser qui était ce moi neuf.

Chantal Lechartier-Atlan  
33, rue Censier  
75005 Paris

1. A. Green, *Passions et destin des passions*, in *La folie privée*, Paris, Gallimard, 1990.